

## Les cultes de saint Gildas, sainte Trifine et saint Trémeur et les abbayes de Saint-Gildas-de-Rhuys et de Saint-Gildas-des-Bois

Dans son étude sur «la topographie du culte de saint Gildas», publiée en 1925<sup>1</sup>, René Largillière, après avoir recensé méthodiquement les lieux de culte consacrés au saint fondateur de Rhuys, en tirait comme conclusions que ceux-ci «n'ont pour eux aucune présomption d'antiquité», que «le développement de ce culte est dû à l'extension de l'abbaye de Rhuys» et que celle-ci s'est faite par la mer, d'une part, par les vallées du Blavet et de la Vilaine, d'autre part.

Outre qu'il lui manque d'être accompagnée d'une carte<sup>2</sup>, cette étude apparaît quelque peu réductrice. En premier lieu, son auteur ne s'est pas interrogé sur l'ancienneté du culte liturgique du saint en Bretagne. Quand on sait, en outre, la place accordée par la *Vita Gildae*, compilée par Vitalis vers 1060, à sainte Trifine et à saint Trémeur<sup>3</sup>, leurs cultes, étant donné leur complémentarité avec celui de saint Gildas<sup>4</sup>, auraient aussi mérité d'être pris en compte. L'extension du culte de saint Gildas n'est-elle imputable qu'à la seule abbaye de Rhuys, après sa restauration ? Autant de points, parmi d'autres, qui méritent examen.

<sup>1</sup> Dans les *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. V, p. 3-25.

<sup>2</sup> M. Michel Debary nous a communiqué, et nous l'en remercions vivement, la photocopie d'une carte qui se trouvait dans les papiers laissés par René Largillière, carte dressée de sa main et intitulée «Le Blavet et le culte de St Gildas». Nous l'avons insérée, avec son aimable autorisation, dans cet article.

<sup>3</sup> Cf. Lor, Ferdinand, «*Gildae Vita et Translatio*», dans *Mélanges d'histoire bretonne (vii-xi<sup>e</sup> siècle)*, Paris, 1907, p. 450-455.

<sup>4</sup> Cf. René Couffon, dans *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, 1944, t. LXXI, p. 19.

## De l'ancienneté des cultes de saint Gildas, sainte Trifine et saint Trémeur

Presque aussi répandu que celui de saint Maudez, le plus honoré des saints bretons de la péninsule<sup>5</sup>, le culte de saint Gildas est, comme le relève Largillière, «très développé en Bretagne». Sept églises paroissiales, six églises tréviales et une cinquantaine de chapelles ont ou avaient saint Gildas pour titulaire. Il est, en outre, éponyme d'une douzaine de lieux<sup>6</sup>. Saint Trémeur et sainte Trifine sont loin d'atteindre cette notoriété : le premier est ou était titulaire d'une église paroissiale, de deux églises tréviales et de seize chapelles, la seconde d'une église tréviale et de quatre chapelles.

Comme on peut le constater, aucun des trois saints n'est éponyme de formations anciennes en *Plou-*, *Lan-* ou encore *Tré-*. En revanche, le nom de Gildas, à l'exclusion de ceux de Trémeur et de Trifine, est, en une vingtaine d'occasions, associé au breton *lok* «lieu consacré». Ces formations n'apparaissant que dans la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle, Largillière en induit que le culte du fondateur de Rhuys est postérieur aux invasions normandes<sup>7</sup>. Le fait que le nom du saint soit en quelques cas employé seul, indice possible d'ancienneté s'agissant de paroisses, n'est pas non plus probant à ses yeux. Il relève, à juste titre, qu'«aucun d'ailleurs n'est une paroisse ancienne» et que les documents «apportent la preuve que ces établissements ne sont pas anciens»<sup>8</sup>.

Les documents liturgiques obligent à relativiser les conclusions de Largillière. Si la plus ancienne attestation du culte de saint Gildas serait la mention, au début du VIII<sup>e</sup> siècle, dans le Calendrier de saint Willibrord, l'apôtre de la Frise, de sa fête, au 29 janvier : *Gildae sapientis* «Gildas le Sage»<sup>9</sup>, dans la péninsule, notamment à Landévennec, l'auteur du *De excidio et conquestu Britanniae* n'était pas au IX<sup>e</sup> siècle un inconnu, loin s'en

<sup>5</sup> Patron de neuf églises paroissiales, saint Maudez est ou était titulaire de quelque cinquante-sept chapelles.

<sup>6</sup> Ces noms de lieux sont de possibles souvenirs de chapelles disparues ou de liens avec l'abbaye de Rhuys, cas de Loqueltas à Crach, où les moines possédaient deux métairies.

<sup>7</sup> Que les noms en *lok-* n'apparaissent qu'au XI<sup>e</sup> siècle, n'exclut pas que le culte de certains de leurs éponymes leur soit antérieur (cf. notre étude «L'hagio-onomastique bretonne : problématique et méthodologie», dans *Actes du 107<sup>e</sup> congrès national des sociétés savantes, Brest, 1982*, Paris, E.N.S.B.-C.T.H.S., 1984, t. II, p. 327-328).

<sup>8</sup> *Op. cit.*, p. 15. Noté, *villa Sancti Gildasii* en 1264, Gueltas (Morbihan) était une trêve de Noyal-Pontivy.

<sup>9</sup> GOUGAUD, Dom Louis, «Mentions anglaises de saints bretons et de leurs reliques», *Annales de Bretagne*, 1919-1920, t. XXXIV, p. 275.



faut. Vers 880, dans sa *Vita Winwaloei*, Wrdisten renvoie à son œuvre<sup>10</sup> et, en 884, dans la *Vita Pauli*, Wrmonoc, saluant au passage son *Ormesta Britanniae*, le range, avec Devi, Samson et Paul, parmi les éminents disciples d'Iltud<sup>11</sup>. Si sa fête n'est pas inscrite dans les évangélistes de l'abbaye de cette époque, le calendrier liturgique de la première moitié du x<sup>e</sup> siècle, conservé à Copenhague, indique au 29 janvier : *Gyldae dormitio*<sup>12</sup>. Il figure également à cette date dans un calendrier breton-poitevin de la même époque : *Sancti Gildasii confessoris*<sup>13</sup>.

Le saint est aussi invoqué, au x<sup>e</sup> siècle, dans les anciennes litanies des psautiers de Salisbury et de Reims<sup>14</sup>. Dans les premières, d'origine très probablement léonarde, *Sancte Gilda* figure après Paterne, Melaine et Samson et avant Briuc, Caoc et Malo, dans les secondes, très certainement cornouaillaises, après les Irlandais Patrick, Brendan et Carnach, mais devant Paterne et Petran<sup>15</sup>. Que les litanies du psautier de Salisbury aient été rédigées vers 900 en Bretagne continentale, comme le pense Helmut Gneuss<sup>16</sup>, et que celles du psautier de Reims aient été, comme le suggère, à juste titre, Duine, «à l'usage de clercs bretons exilés en Angleterre au temps du roi Athelstan», soit entre 924 et 939, laisse supposer que son culte était en honneur dans la péninsule dès le siècle précédent. Le confirmerait le fait qu'il figure dans le calendrier d'un sacramentaire du ix<sup>e</sup> siècle, conservé à Angers et qui semble provenir de la région nantaise<sup>17</sup>.

<sup>10</sup> LA BORDERIE, A. de, *Cartulaire de l'abbaye de Landévennec*. Rennes, 1888 : ...*qui haec scire voluerit legat sanctum Gyldan...*

<sup>11</sup> CUISSARD, Charles, «Vie de saint Paul de Léon en Bretagne», *Revue celtique*, 1881-1883, t. V, p. 421.

<sup>12</sup> DEUFFIC, Jean-Luc, «Calendrier liturgique à l'usage de Landévennec», *Britannia Christiana. Bibliothèque Liturgique Bretonne*, 1985, fasc. 5, p. 3, 25.

<sup>13</sup> MORIN, Dom Germain, «Un Calendrier Poitevin-Breton du x<sup>e</sup> siècle», *Jahrbuch für Liturgiewissenschaft*, Münster, 1931, t. 11, p. 84. Dom Morin pense que ce calendrier reflète les relations qui existaient entre les abbayes de Saint-Maixent et de Redon (*op. cit.*, p. 80-82). On y relève également les noms de Melaine, Guénoilé, Corentin, Malo, Samson, Paul et Turiau.

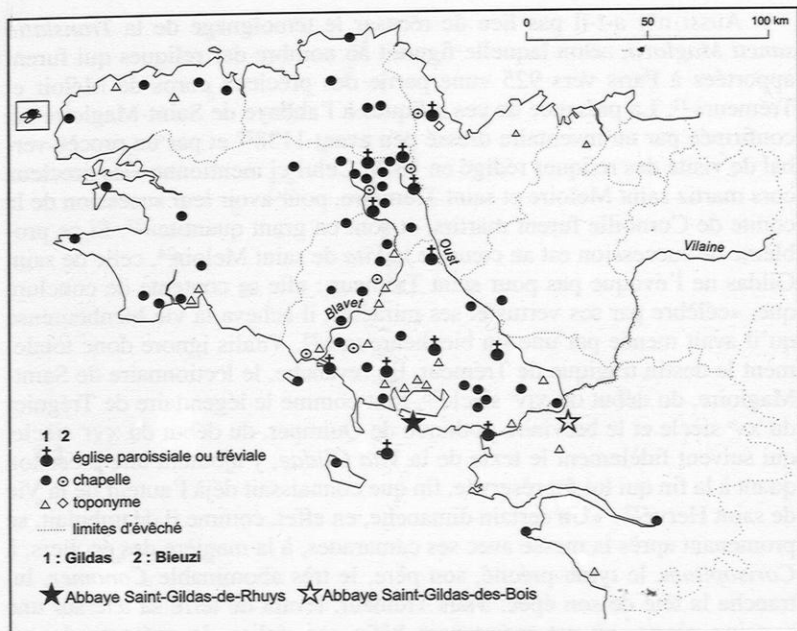
<sup>14</sup> Cf. notre article «Anciennes litanies bretonnes des x<sup>e</sup> et xi<sup>e</sup> siècles», dans *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, 2002, t. CXXXI, p. 453-479.

<sup>15</sup> Est-ce un hasard que Gildas soit «bien placé dans la série vannetaise», s'interroge Duine («Inventaire liturgique de l'hagiographie bretonne», *Bulletin et Mémoires de la Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine*, 1922, t. XLIX, p. 44) ? La remarque serait encore plus pertinente quant à sa place dans les litanies de Limoges, postérieures il est vrai d'un siècle, où il suit Petran et précède Salomon, Loviau, Elocan, Gurgualt (sur ces saints, cf. notre étude précitée).

<sup>16</sup> Cf. notre article précité, p. 453-454.

<sup>17</sup> Cf. DEUFFIC, Jean-Luc, «La production manuscrite des scriptoria bretons (viii<sup>e</sup>-x<sup>e</sup> siècles)», dans *Landévennec et le monachisme breton dans le Haut Moyen Age. Actes du Colloque du 15<sup>e</sup> centenaire de l'abbaye de Landévennec 25-26-27 avril 1985*, Landévennec, 1986, p. 292.





Culte de saint Gildas et de saint Bieuzi

S'agissant de saint Trémeur, on peut aussi difficilement rapporter son culte à une époque postérieure, si tant est que son nom apparaît également dans les litanies du psautier de Reims, où, noté *Dremore*, il clôt la liste des martyrs. Joseph Loth l'a omis dans l'étude qu'il a consacrée à ces litanies en 1890<sup>18</sup>. Cependant la forme sous laquelle il est invoqué n'est pas un obstacle à son identification avec le *Trechmor* dont parle la *Vita Gildae*. Si le second élément du nom est le vieux-breton *mor*, aujourd'hui *meur* «grand», le premier correspond, en effet, au vieux-breton *drich*, *drech* «aspect, apparence, visage». «Particulièrement fréquent, comme le souligne Léon Fleuriot, dans les noms propres vieux-bretons [où] il a des formes en *i* et en *e*»<sup>19</sup>, il est parfois réduit à *dri* ou *dre* et est aussi transcrit *trech*, *tre*<sup>20</sup>.

<sup>18</sup> «Les anciennes litanies des saints de Bretagne», *Revue celtique*, 1890, t. XI, p. 135-151.

<sup>19</sup> *Le vieux breton. Eléments d'une grammaire*, Paris, 1964, p. 50.

<sup>20</sup> Ainsi, en 833, dans des actes de l'abbaye de Redon, l'anthroponyme vieux-breton *Drihlouuen* apparaît aussi sous la forme *Trelouuen* (COURSON, Aurélien de, *Cartulaire de l'abbaye de Redon en Bretagne*, Paris, 1863, p. 93, 6).

Aussi n'y a-t-il pas lieu de récuser le témoignage de la *Translatio sancti Maglorii*, selon laquelle figurait au nombre des reliques qui furent apportées à Paris vers 925 «une partie des précieux corps de Méloir et Trémeur»<sup>21</sup>. La présence de ces reliques à l'abbaye de Saint-Magloire est confirmée par un inventaire dressé peu avant 1138<sup>22</sup> et par un procès-verbal de visite des reliques rédigé en 1319. Celui-ci mentionne «les précieux cors martiz saint Meλοire et saint Tremoire, pour avoir leur succession de la comte de Cornouille furent martirs, et sont en grant quantite»<sup>23</sup>. Si ce problème de succession est au cœur de la *Vita* de saint Meλοir<sup>24</sup>, celle de saint Gildas ne l'évoque pas pour saint Trémeur : elle se contente de conclure que, «célèbre par ses vertus et ses miracles, il acheva la vie bienheureuse qu'il avait menée par une fin bienheureuse»<sup>25</sup>. Vitalis ignore donc totalement le destin tragique de Trémeur. En revanche, le lectionnaire de Saint-Magloire, du début du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>26</sup>, tout comme le légendaire de Tréguier du XV<sup>e</sup> siècle et le bréviaire gothique de Quimper, du début du XVI<sup>e</sup> siècle, qui suivent fidèlement le texte de la *Vita Gildae*, y ajoutent une précision quant à la fin qui lui fut réservée, fin que connaissait déjà l'auteur de la *Vie* de saint Hervé<sup>27</sup> : «Un certain dimanche, en effet, comme il déambulait, se promenant après la messe avec ses camarades, à la manière des écoliers, à *Corisopitum*, le tyran précité, son père, le très abominable *Conomer*, lui trancha la tête de son épée. Mais Trémeur, levant de terre sa tête sur une certaine pierre, où est maintenant bâtie son église, la présenta de ses propres mains»<sup>28</sup>.

<sup>21</sup> Cf. GUILLOT, Hubert, «L'exode du clergé breton devant les invasions scandinaves», *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, 1982, t. LIX, p. 312 : *pars preciosorum corporum Melorii et Tremorii*.

<sup>22</sup> TERROINE, Anne et FOSSIER, Lucie, *Chartes et documents de l'abbaye de Saint-Magloire*, Paris, 1998, t. I, p. 116 : *martirum preciosorum partes corporum Melorii et Tremorii*.

<sup>23</sup> *Ibid.*, 1966, t. II, p. 555.

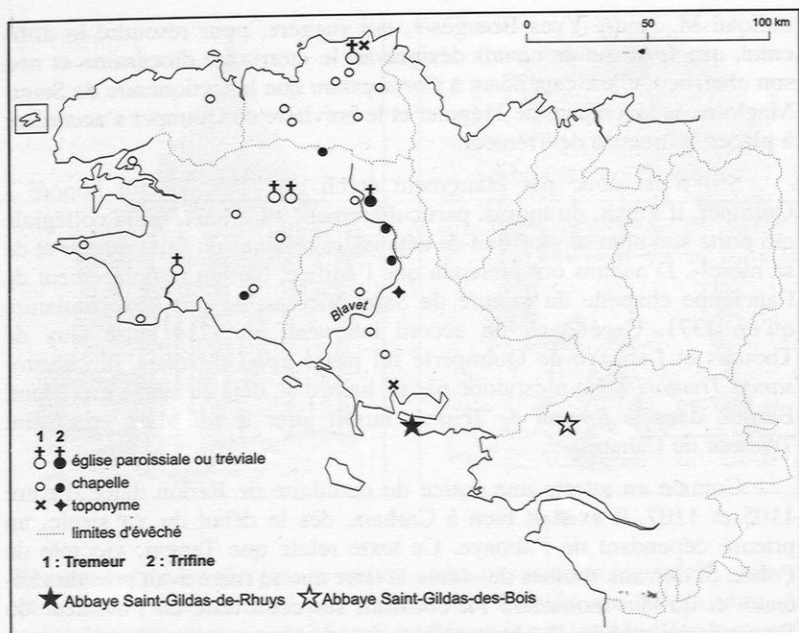
<sup>24</sup> Cf. BOURGÈS, André-Yves *Le dossier hagiographique de saint Mèlar (textes, traduction, commentaires)*, *Britannia Monastica*, vol. V, Landévennec-Lanmeur, 1997.

<sup>25</sup> LOT, Ferdinand, *op. cit.*, p. 455.

<sup>26</sup> Nous remercions bien vivement M. A.-Y. Bourgès de nous avoir communiqué ce texte.

<sup>27</sup> Selon ce texte, compilé sans doute au XIII<sup>e</sup> siècle, Conomor fut, en effet, excommunié par un synode qui se tint au sommet du Méné-Bré, pour s'être rendu coupable d'homicide sur la personne du comte Iona, de parricide sur celle de saint Trémeur et du martyr de sainte Trifine. De la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, la Chronique de Saint-Brieuc (cf. Dom H. MORICE, *Mémoires pour servir de preuves à l'Histoire ecclésiastique et civile de Bretagne*, Paris, 1742, t. I, col. 16) fait aussi état de la décapitation de saint Trémeur : *...Tremorum filium propriis manibus decapitaverat*.

<sup>28</sup> *Acta sanctorum, Novembris*, Bruxelles, 1910, t. III, p. 831. L'usage du nom *Corisopitum* pourrait fournir un *terminus a quo* pour la rédaction de la légende. C'est, en effet, dans un acte de 1064 que, pour la première fois, l'évêque Orscand est qualifié de *Corisopitensis presul* (Cf. notre étude «Des cités et diocèses chez les Coriosolites et les Osismes», *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, 1984, t. CXIII, p. 111).



Culte de saint Trémeur et sainte Trifine

Même si elle soulève quelques questions, la mention de cette église dans la cité corisopitaine, qui ne possède plus d'édifice dédié à saint Trémeur, est intéressante quant au culte du saint. Parmi les biens dont la possession fut confirmée en 1147 à l'abbaye de Redon par une bulle du pape Eugène III, figurait, en effet, l'*obedientia sancti Tremori in Corisopito civitate*<sup>29</sup>. C'est de toute évidence cette dépendance qui fit l'objet en 1128 d'un accord, passé à Quimper, en présence de l'évêque Robert, entre, d'une part, l'abbé de Redon, d'autre part, un certain Eudon, «abbé de la cité de *Chorisopitum*», et les chapelains appelés à desservir une «nouvelle église», qui remplaçait l'ancienne. L'abbé de Redon accepta, à cette occasion, comme fils l'abbé Eudon, qui le reconnut lui-même comme père<sup>30</sup>. L'ennui est que cet acte semble bien être un faux, comme nous l'a

<sup>29</sup> Cf. QUAGHEBEUR, Joëlle, *La Cornouaille du IX<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle. Mémoire, pouvoirs, noblesse*, Quimper, 2001, p. 292-293. Le terme d'*obedientia*, «en usage depuis l'époque carolingienne», selon Anne-Marie Bautier, «s'applique à des dépendances modestes» («De "prepositus" à "prior", de "cella" à "prioratus" : évolution linguistique et genèse d'une institution (jusqu'à 1200)», dans *Prieurs et prieurés dans l'Occident médiéval*, dir. Jean-Loup Lemaître, Genève-Paris, 1987, p. 15.

<sup>30</sup> COURSON, Aurélien de, *op. cit.*, p. 302.

indiqué M. André-Yves Bourguès<sup>31</sup>, qui suggère, pour résoudre la difficulté, que le terme de *civitas* désignerait le «territoire diocésain» et non son chef-lieu. C'est cependant à *Corisopitum* que le lectionnaire de Saint-Magloire, le légendaire de Tréguier et le bréviaire de Quimper s'accordent à placer le meurtre de Trémeur.

S'il n'est donc pas clairement établi que Trémeur fût honoré à Quimper, il l'était, du moins, particulièrement à Carhaix, où la collégiale qui porte son nom se glorifiait de détenir les reliques du saint martyr et de sa mère<sup>32</sup>. D'aucuns ont prétendu que l'édifice, bâti en remplacement de l'ancienne chapelle du prieuré de Saint-Nicolas, ne prit cette titulature qu'en 1371. Cependant, un accord intervenu en 1214 entre Guy de Thouars et l'abbaye de Quimper fut passé *apud Carahas, in claustro sancti Tremori*<sup>33</sup>. Ce n'est donc pas un hasard si, déjà au siècle précédent, Béroul, dans le *Roman de Tristan*, faisait jurer le roi Marc «par saint Tresmor de Cahares»<sup>34</sup>.

Comme en atteste une notice du cartulaire de Redon datée d'entre 1105 et 1107, il existait bien à Carhaix, dès le début du XII<sup>e</sup> siècle, un prieuré dépendant de l'abbaye. Ce texte relate que Tangui, vicomte de Poher, fit don aux moines de «toute la terre que sa mère avait près du château» et qu'«un monastère fut construit sur cette terre en l'honneur du Sauveur du monde»<sup>35</sup>. Au nombre des nombreux témoins présents à Redon lors de cette donation, confirmée sur place par Benoît, évêque de Quimper, figure un certain *Eudonus abbas*, qui pourrait bien ne faire qu'un avec l'abbé de «la cité de *Chorisopitum*», mentionné dans l'acte de 1128.

L'ancienneté du culte de sainte Trifine est, quant à elle, moins bien assurée. Elle ne repose que sur son unique mention dans les litanies du psautier de Reims, encore y figure-t-elle, à l'instar de *Ninoca* et de

<sup>31</sup> Nous le remercions vivement des précisions qu'il nous a apportées à ce sujet dans son courrier du 09 février 2004.

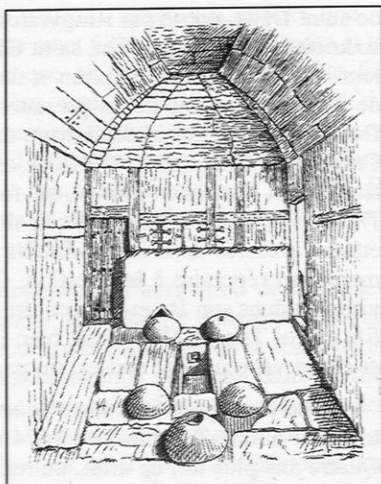
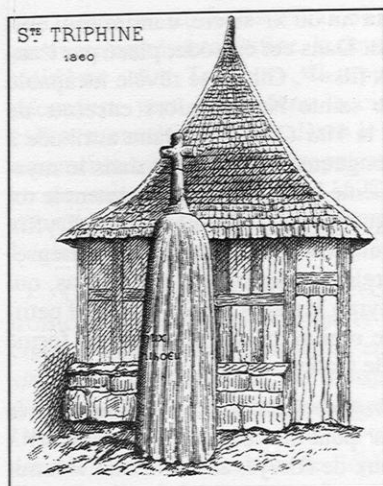
<sup>32</sup> Cf. l'inventaire dressé en 1627, dans Chanoines PEYRON et ABGRALL, *Notices sur les paroisses*, Quimper, 1907, t. II, p. 50.

<sup>33</sup> LE DUC, Dom Placide, *Histoire de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé*, Quimperlé, s. d., p. 604-605.

<sup>34</sup> CARAËS, J.-F., («Les origines féodales de la ville de Carhaix. Topographie de la cité médiévale», *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, 1984, t. CXIII, p. 124, n. 23), y voit un anachronisme.

<sup>35</sup> COURSON, A. de, *op. cit.*, p. 332. Hubert Guillotel voulait que ce château fût celui de la Roche, en Cléden-Poher (Voir *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, 1990, t. CXIX, p. 397-398). Nous pensons qu'il s'agit bien de l'ancien château à motte de Carhaix, auquel succéda celui qui dessine dans un ancien plan de la ville «une enceinte quadrangulaire aux angles arrondis de 180 à 220 mètres de côté», à environ 250 mètres au sud de la collégiale Saint-Trémeur (Cf. KERNÉVEZ, Patrick, *Les fortifications médiévales du Finistère*, Rennes, 1997, p. 53-54).





*Ticiawa*, parmi les vierges, ce qui ne cadre pas avec sa légende<sup>36</sup> : elle y est invoquée derrière *Emiliana*, mais devant *Brigida*, qui clôt la série. A moins de supposer que c'est elle qui est désignée par Iseut la Blonde quand elle jure «par sainte Estretine», possible cacographie du breton *Santez Trevin*<sup>37</sup>, on ne connaît pas d'autre attestation ancienne de son culte.

Bien plus, ce sont, de toute apparence, des éponymes masculins qui se dissimulent derrière Sainte-Tréphine (Côtes-d'Armor), en breton *Zint Trivin*, Sainte-Tréphine, village de Pontivy (Morbihan), où la sainte possède une chapelle, Saint-Tréfin, village de Callac (Côtes-d'Armor), en breton *Zant Trivin*, et Pont-Santrévin, lieu-dit de Pluméliau (Morbihan). Si Sainte-Tréphine, ancienne frairie de Malguénac, rattachée à Pontivy, est, en effet, transcrit *Saint Dréfin*, en 1614, Sainte-Tréphine (Côte-d'Armor) est noté *Saint Terfin*, en 1407, *Saint Treffin* en 1426 et en 1535-1536, *Saint Terfin* en 1663<sup>38</sup>.

L'éventualité d'un éponyme masculin conduit à un intéressant rapprochement avec le roi irlandais Tryffin, qui régnait sur le Dyfed, à l'époque de la naissance de saint Dewi. Ce roi est cité dans la *Vita* galloise

<sup>36</sup> Deux martyrs siciliens, «dont on ne sait pas davantage», Agathon et Triphine, sont fêtés le 5 juillet. «On n'est même pas certain du sexe de Triphine», avouent les auteurs de l'ouvrage *Dix mille saints. Dictionnaire hagiographique* (Brepols, 1991, p. 22).

<sup>37</sup> Une statue de la sainte conservée dans la chapelle Saint-Nicolas, à Callac (Côtes-d'Armor), porte l'inscription *Ste Strivinn*.

<sup>38</sup> Cf. notre *Dictionnaire des noms de communes, trèves et paroisses des Côtes-d'Armor*. Douarnenez, 1992, p. 279.

de saint Dewi, écrite par Rhigyfarch à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, dans le seul épisode où intervient, en effet, saint Gildas. Dans cet épisode, placé par l'auteur «au temps du roi Triphun et de ses fils»<sup>39</sup>, Gildas se révèle incapable de prêcher, du fait de la présence de sainte Nonne, alors enceinte de Dewi<sup>40</sup>. Repris, au siècle suivant, dans la *Vita Gildae* insulaire attribuée à Caradoc de Llancarfan, l'épisode est longuement développé dans le mystère breton *Buez santez Nonn*, qui fait même intervenir physiquement le roi *Trisin* [sic]<sup>41</sup> et ses fils<sup>42</sup>. Est-ce à dire que les noms de Gildas et de Tryffin étaient associés dans des traditions insulaires ? On ne peut, malheureusement, pas répondre à la question. On relèvera seulement que Gildas, qui vitupère dans son *De excidio* contre le tyran Vortipor, roi de Dyfed et petit-fils du roi Triphun<sup>43</sup>, connaît bien cette région, puisqu'il aurait été formé et aurait vécu dans le sud-est du pays de Galles.

Que la graphie féminisée *Sainte Treffine* fasse son apparition, pour la trêve de Sainte-Tréphine, en 1674 n'est peut-être pas l'effet du hasard<sup>44</sup>. Quatre ans plus tôt, en effet, un religieux de Rhuys, auteur d'une volumineuse compilation sur l'histoire de l'abbaye, s'y était déplacé, accompagné du prieur de Saint-Gildas-des-Bois<sup>45</sup>. À l'en croire, «les habitants tiennent, par tradition, que, où est placée [la stèle érigée à l'angle du cimetière], est l'endroit même où Commore attrapa Triphine lorsqu'elle fuyait ayant aperçu qu'il estoit entré en sa fureur et où il la tua et où saint Gildas la ressuscita [...] et où enfin elle fut enterrée et mise dans un caveau couvert de sa tombe à 5 ou 6 pieds de la grosse pierre»<sup>46</sup>. Il indique en outre qu'à chaque extrémité des bras de la croix surmontant la stèle, est gravée une face humaine et, à son sommet, «la forme d'un enfant qui porte

<sup>39</sup> La *Vita* galloise, attribuée à Caradoc de Llancarfan, reprend cet épisode et le situe aussi *in tempore Trifini regis* (cf. Williams, H., *Two Lives of Gildas by a monk of Ruys and Caradoc of Llancarfan*, Felinfach, 1990, p. 88).

<sup>40</sup> WADE-EVANS, A. W., *Vitae sanctorum Britanniae et genealogiae*, Cardiff, 1944, p. 152. Cet épisode est repris dans la *Vita* insulaire attribuée à Caradoc de Llancarfan, où le nom du roi est transcrit *Trifinus* (cf. WILLIAMS, H., *op. cit.*, p. 88, 90). Le *mabinogi* de Kulhwch et Olwen cite de son côté «Drutwas, fils de Tryffin» (LOTH, J., *Les Mabinogion*, Paris, 1889, t. I, p. 206).

<sup>41</sup> Il y a eu confusion de s et de f.

<sup>42</sup> LE BERRE, Y., TANGUY, B. et CASTEL, Y.-P., *Buez santez Nonn. Mystère breton. Vie de sainte Nonne*, Brest-Trefflévénez, 1999, p. 140.

<sup>43</sup> Cf. LOTH, J., *op. cit.*, t. II, p. 306.

<sup>44</sup> Les cartes de Jaillot (1690) et de Sanson (1693) portent encore *St Treffin* (cf. GAUDILLAT, C., *Cartes anciennes de la Bretagne 1582-1800*, Spézet, 1999, pl. 23, 26).

<sup>45</sup> Cf. LOT, Ferdinand, *op. cit.*, p. 209, n. 1.

<sup>46</sup> GUIGON, Philippe (*Les sépultures du Haut Moyen Âge*, Rennes, 1994, p. 27, 31-32) place ce tombeau entre le VI<sup>e</sup> et le VIII<sup>e</sup> siècle.

une couronne sur la teste<sup>47</sup>. D'où l'on pourrait, ajoute-t-il, inférer que la première représente Trifine, la deuxième saint Gildas qui la ressuscita et la troisième saint Trémeur». Il rapporte que le tombeau de la sainte fut découvert, vers 1570, dans le cimetière, sous un amas de terre et de cailloux, envahi de ronces. Dans le caveau, on trouva trois têtes et quelques ossements, que les habitants, précise-t-il, «tiennent estre de sainte Triphine et de saint Trémeur». En 1577, les paroissiens auraient décidé de construire une chapelle sur le tombeau et de la dédier à saint Trémeur, l'église étant, en effet, consacrée à sa mère<sup>48</sup>.

Certaines incohérences du récit, notamment l'attribution de deux des trois crânes découverts à Trifine et Trémeur, le troisième n'étant pas pris en compte, sembleraient indiquer qu'en fait de tradition locale, on se soit livré *in situ* à une reconstitution, en transposant la légende contenue dans la *Vita Gildae*. Celle-ci était certainement connue dans les environs. Le culte de saint Gildas est, en effet, très en honneur dans la paroisse voisine, Laniscat, où il est non seulement titulaire de l'église<sup>49</sup>, mais où il possède également une chapelle. Située à 1 km au nord-est du bourg, cette chapelle se dresse au sommet d'une petite éminence, au pied de laquelle se trouve la fontaine du saint.

## Lieux de culte et hagianomastique

L'extension du culte de saint Gildas serait, pour Largillière, on l'a dit, directement liée à la restauration et au développement de l'abbaye de Rhuys. «Les établissements du Vannetais sont, observe-t-il, pour la plupart d'anciens prieurés dépendant de l'abbaye. Les documents écrits nous en apportent la preuve pour beaucoup d'entre eux»<sup>50</sup>. En fait, si l'on dénombre une trentaine de lieux de culte dédiés à saint Gildas en Vannetais, seuls cinq des quelques vingt prieurés qui dépendaient de Rhuys<sup>51</sup> étaient placés sous

<sup>47</sup> La croix dessinée en 1860 par de Keranflec'h-Kernezne (cf. note suivante) n'a aucune ressemblance avec cette croix, qui ne peut être que d'une ancienneté toute relative.

<sup>48</sup> DE KERANFLEC'H-KERNEZNE, «Note sur l'inscription du lech de Sainte-Trifine», dans *Bulletin de l'Association bretonne*, 1887, t. VII, p. 143-145.

<sup>49</sup> Dans l'église paroissiale, douze tableaux, peints en 1711 sur le lambris, illustraient la vie du saint patron et la résurrection de sainte Trifine.

<sup>50</sup> *Op. cit.*, p. 14.

<sup>51</sup> Le prieuré de Baud aurait été d'abord membre de Saint-Gildas-des-Bois, mais dépendit de Rhuys «au moins depuis 1650» (Abbé Luco, *Histoire de l'abbaye de Saint-Gildas-de-Rhuys*, Vannes, 1869, p. 326). Celui de Saint-Nicolas-des-Eaux, en Pluméliau, fondé en faveur de Saint-Florent de Saumur et attribué aussi à Redon, «donne lieu, estime Luco, à bien des doutes» (*Ibid.*, p. 329). L'abbaye de Saint-Gildas-des-Bois possédait, de fait, des biens en Pluméliau et Naizin, biens qu'elle céda à l'abbaye de Lanvaux en 1254 (ROSENZWEIG, L., *Cartulaire général du Morbihan*, Vannes, 1895, p. 240).



son vocable (Auray, Bieuzy, Gâvres, Houat et Noyal-Muzillac). Les autres étaient, quant à eux, placés sous le patronage de saints bretons, comme Armel, à Saint-Armel, Colomban, à Quiberon, Golven, à Taupont, Guénaël, à Locunel, en Lanester, et à Saint-Guen, en Vannes, Pabu, à Sarzeau<sup>52</sup>, de saints romains, comme Vincent, au Hézo, Nicolas, à Josselin, Melaine, à Rieux, ou encore la Vierge, à Hoëdic et à Merquel, en Mesquer, le Christ, à Lochrist, en Inzinzac, le Sauveur, à Locminé. Il n'est pas douteux cependant que certains de ces prieurés ont contribué à l'extension du culte du saint : c'est ainsi qu'outre le prieuré, existait à Grand-Champ, une chapelle dédiée à la Vierge et à saint Gildas, à Rieux et à Taupont, une chapelle Saint-Gildas, à Inzinzac, un village de Locqueltas.

Que le nombre de ces prieurés ait pu être plus important reste difficile à déterminer. Le village de Guédas, à Marzan, qui commandait le passage du même nom sur la Vilaine, en face de La Roche-Bernard, rappelle bien une possession de l'abbaye de Rhuys, qui fut cédée à celle de Prières en 1257<sup>53</sup>, mais fut-il le siège d'un prieuré, comme l'avance Largillière<sup>54</sup> ? Rien ne permet de l'affirmer. De même, avant qu'elles ne soient vendues au surintendant Fouquet en 1661, les îles des Glénan dépendirent de Rhuys<sup>55</sup>. Mais, bien qu'une carte dressée en 1748 signale sur l'île Saint-Nicolas les «mazures d'un hermitage», il ne semble pas qu'il y ait eu là de prieuré. En 1584, en tout cas, l'abbé commendataire du monastère, qui se dit être «seigneur en fond et propriété des isles de Glénan, qui sont au nombre de sept tant grandes que petites, assises en la mer avec leurs appartenances et dépendances», indique qu'elles «consistent en pâturages et sont inhabitées et sans aucun logis ny bâtiments»<sup>56</sup>.

En l'absence d'un prieuré, les Glénan durent dépendre à l'origine d'un établissement situé sur la terre ferme, en l'occurrence l'«abbaye» de Loctudy. Si les origines et, a fortiori, les antécédents de celle-ci sont inconnus, *Daniel abbas Tudi* et *Guegun abbat Tudi* figurent comme témoins, entre 1084 et 1112, dans des donations faites par Alain Fergant, la pre-

<sup>52</sup> Situé dans le parc ducal de Suscinio, ce prieuré, dit de «Saint Pabu de la Fosse au Serpent», n'existait plus au XIV<sup>e</sup> siècle. Sans doute, s'agit-il de «l'antique abbaye» détruite au XIII<sup>e</sup> par le duc, dont parle le *Chronicon briocense* (cf. Dom H. MORICE, *op. cit.*, t. I, col. 42).

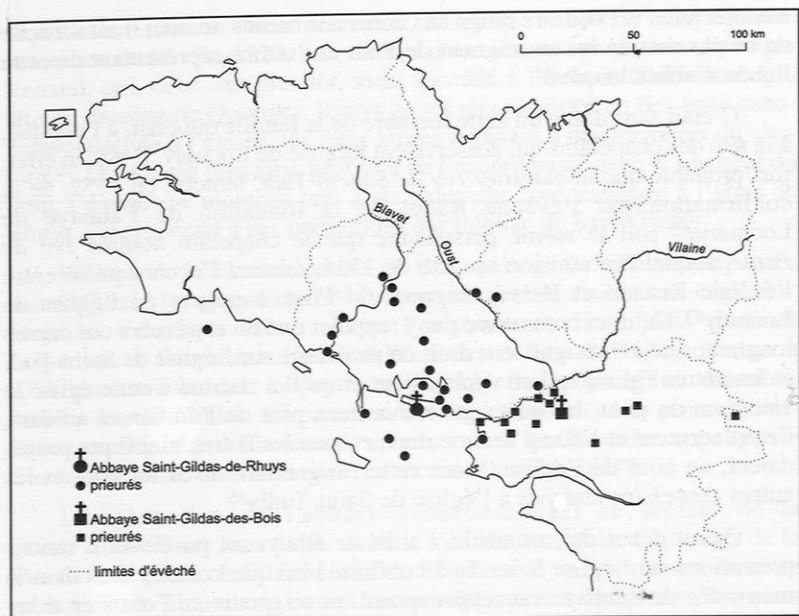
<sup>53</sup> ROSENZWEIG, L., *op. cit.*, p. 242.

<sup>54</sup> *Op. cit.*, p. 15.

<sup>55</sup> Selon un faux, rédigé à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, elles auraient été données à l'abbaye par le roi Gradlon en 399 (cf. *Bulletin de la Société polymathique du Morbihan*, 1902, p. 32-33). Les allégations contenues dans ce faux furent confirmées par la duchesse Anne en 1502, puis l'année suivante par Louis XII (Abbé LUCO, *op. cit.*, p. 248).

<sup>56</sup> Cité par GUÉGUEN, Michel et LE MAÎTRE, Louis-Pierre, *Le cercle de mer. Histoire des îles de Glénan*, Concarneau, 1981, p. 25.





Carte des prieurés

mière en faveur de Quimperlé<sup>57</sup>, la seconde de Landévennec<sup>58</sup>. En 1162, on relève également parmi les témoins laïcs d'un acte de confirmation du duc Conan IV en faveur de Quimperlé, acte passé à Quimper, *Guinguen dictus abbas sancti Tudi*<sup>59</sup>. Une vingtaine d'années plus tard, en 1185, parmi les barons qui souscrivirent à l'assise du comte Geoffroy, figure également en fin de liste un *abbas Tudi*, dont malheureusement le nom prête

<sup>57</sup> MAÎTRE, Léon et BERTHOU, Paul de, *Cartulaire de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé*, Paris-Rennes, 1904, p. 205. Il s'agit de la donation de la terre de *Knehcuki*, c'est-à-dire du Mont-Frugy, à Quimper. Qualifié dans l'acte de « maître » du comte Alain, Guillaume, futur abbé de Landévennec, était alors moine à Quimperlé, ce qui situe l'acte entre 1084 et 1096 (cf. note suivante).

<sup>58</sup> LA BORDERIE, Arthur de, *Cartulaire...op. cit.*, p. 171. Cette donation, qui concerne Châteaulin, ayant été faite l'année même où Guillaume succéda à Justin à la tête de Landévennec, l'acte serait de 1096, date à laquelle celui-ci devint abbé de Redon (cf. QUAGHEBEUR, J., *La Cornouaille...*, *op. cit.*, p. 239, n. 355).

<sup>59</sup> LE DUC, Dom Placide, *Histoire de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé*, Quimperlé, s. d., p. 600.

à conjectures<sup>60</sup>. Pour être rangé aux côtés des barons du duc, il est difficile de ne pas voir en lui un seigneur du Pont et l'ultime représentant de cette lignée d'abbés laïques<sup>61</sup>.

C'était sans doute un autre membre de la famille qui était, à l'époque, à la tête des chapelains qui desservait l'église de Loctudy. Il est, en effet, fort probable que le *magister Ivo de Sancto Tudi*, témoin, en 1152, de la confirmation par l'évêque Raoul de la fondation de l'abbaye de Locmaria<sup>62</sup> soit le même personnage que le chapelain nommé *Ivo de Ponte*, auquel fait allusion un acte de 1224, relatant l'accord passé entre l'évêque Renaud et Hervé, seigneur du Pont, à propos de l'église de Loctudy<sup>63</sup>. Celui-ci commence par y rappeler que lui et sa mère ont depuis longtemps déjà<sup>64</sup> résigné leur droit de patronage sur l'église de Saint-Tudi et les autres églises qui en dépendaient et qu'il a restitué à cette église le *vinagium* du pont, les terres et les hommes près de l'édifice et ailleurs, l'emplacement et l'étang des moulins, et tous les autres biens que possédaient, au nom de l'église, avant cette résignation, Yves du Pont et les autres chapelains attachés à l'église de Saint-Tudi<sup>65</sup>.

Qu'au début du XIII<sup>e</sup> siècle, l'abbé de Rhuys ait pu élever certaines prétentions sur l'église Saint-Tudi confirme bien que Loctudy était dans la mouvance de l'abbaye vannetaise quand les seigneurs du Pont s'en accaparèrent. On conçoit que la résignation faite par Hervé et sa mère, à

<sup>60</sup> MORICE, Dom Hyacinthe, *op. cit.*, t. I, col. 706-707. Marcel Planiol (*La Très Ancienne Coutume de Bretagne*, Rennes, 1896, p. 323, n. 2) donne en note «Gautier abbé [laïque] de Tudi». Le nom qui précède étant *Henricus alterius, Gualterius/Gautier* pourrait s'expliquer par une confusion : il faudrait peut-être en ce cas lire *Henricus alterius, G. abbas Tudi*, en l'occurrence le *Guinguen*, cité en 1162. Pour sa part, dom G.-A. Lobineau (*Histoire de Bretagne*, Paris, 1707, t. II, col. 319) donne : «...*Henrico filio alterius, Abbate Tudi et pluribus aliis Baronibus [Monsieur Hevin a mal lu filio Comitum Henrici] Gualterio abb.*»

<sup>61</sup> Une très belle illustration de ces abbés laïques nous est fournie par Giraud de Cambrie dans son *Itinerarium Kambriae*, écrit en 1191, où il évoque le cas de l'église de Llanbadarn Fawr (Voir Annexe).

<sup>62</sup> LA BORDERIE, Arthur de, «Chartes inédites de Locmaria de Quimper (1022-1336)», *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, 1897, t. XXIV, p. 104.

<sup>63</sup> En vertu de l'équivalence que l'on voit, dès cette époque, établie entre *Eudo* et *Ivo*, on peut se demander si *Eudo*, «chapelain de Saint-Tudi», témoin d'un acte passé, entre 1194 et 1201, entre la duchesse Constance et l'évêque de Quimper (Roudaut-Adam, Valérie, *Réédition des cartulaires de l'église cathédrale Saint-Corentin de Quimper*, Brest, Mémoire de maîtrise d'histoire, 1996, t. I, p. 37), n'est pas le même personnage. Il serait en ce cas fort âgé. De son côté, Pierre Le Baud, indique qu'en 1203, Euen du Pont participa, aux côtés de Hervé du Pont aux États de Vannes (*Histoire de Bretagne*, Paris, 1638, p. 210). Dom Lobineau le nomme Eon (*op. cit.*, t. I, p. 189).

<sup>64</sup> Que faut-il entendre par «depuis longtemps déjà» ? Il n'est pas aisé de le dire, dans la mesure où Hervé du Pont n'apparaît, semble-t-il, dans la documentation qu'à partir de 1203 (cf. P. Le Baud, *op. cit.*, p. 210).

<sup>65</sup> ROUDAUT-ADAM, Valérie, *op. cit.*, t. I, p. 56.

laquelle fait allusion l'acte précédent, ait amené l'abbé de Rhuys à faire valoir ses droits. En 1220, aux termes d'un accord conclu avec l'évêque Renaud, qui, deux ans plus tôt, avait succédé à l'évêque Guillaume, à la tête du diocèse de Quimper, Rhuys se vit reconnaître l'un des trois canonicats attachés à l'église, les deux autres revenant à des membres du chapitre<sup>66</sup>. Quatre ans plus tard, profitant de l'accord passé avec le seigneur du Pont, l'évêque se montrait prêt à accorder une compensation à l'abbé de Rhuys s'il renonçait à ses prétentions sur l'église de Saint-Tudi<sup>67</sup>.

Si l'acte de 1224 mentionnait, on l'a vu, «l'église de Saint-Tudy et les autres églises lui appartenant»<sup>68</sup>, on ne sait quelles étaient ces «églises». Mais on s'explique mieux, outre l'existence de lieux jadis nommés Loqueltas, à Fouesnant, l'un à 600 mètres à l'est du bourg, l'autre à 2,7 kilomètres au sud, la présence de chapelles, aujourd'hui détruites, dédiées à saint Gildas, à Loqueltas, en Ergué-Gabéric, à la pointe Saint-Gilles, en Bénodet, à Plonéour-Lanvern et sur l'île Chevalier, appelée *Isle Gueltas* en 1426, dans la rivière, en face de Pont-L'Abbé<sup>69</sup>.

L'implantation de l'abbaye vannetaise dans ce secteur de la Cornouaille éclaire sans doute aussi la localisation de deux épisodes de la *Vita Gildae*. L'un, où Gildas obtint du Seigneur de fermer par une dune de sable l'entrée d'un étang littoral servant de repère à des pirates<sup>70</sup>, a pour cadre la *plebs sancti Demetrii* c'est-à-dire Plozévet<sup>71</sup>, paroisse qui ne conserve plus aujourd'hui de souvenir de saint Gildas. Le second épisode, qui se place «dans la même région», concerne un oratoire, situé en bord de mer et dédié à saint Gildas, oratoire appelé par les habitants *mons Coetlann*, nom qui, précise l'hagiographe, peut être interprété «monastère du bois»<sup>72</sup>. Les moines étant accusés par ceux qui s'en disaient les héritiers de cultiver plus de terre que ce que le saint leur en avait au départ assigné,

<sup>66</sup> ROUDAUT-ADAM, Valérie, *op. cit.*, t. I, p. 19-20.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 56 : ...*super ecclesiam Sancti Tuidii et alias ecclesias ad ipsam pertinentes cum omnibus possessionibus.*

<sup>69</sup> Cette île occupe une position stratégique qui justifie qu'elle ait été pourvue anciennement d'une fortification connue sous le nom de *Kastell ar roue Guivarch*.

<sup>70</sup> J.-C. Cassard suggère d'y voir des «Normands de nation» («En marge des incursions vikings», *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, 1998, t. CXXXVII, p. 261).

<sup>71</sup> Cf. LOT, Ferdinand, *op. cit.*, p. 455. L'abbé Luco (*Pouillé historique de l'ancien diocèse de Vannes*. Vannes, 1908, p. 845) prétend, pour sa part, pour des raisons peu convaincantes, que la *plebs sancti Demetrii* aurait pris ensuite le nom de Sarzeau. M. Gilles Goyat, que nous remercions de cette précision, nous a signalé à Plozévet l'existence d'un lieu nommé Lennan-Iliz «étang de l'église», sur l'estran, près du hameau de Keristenvet (noté *Kerilisdevet* en 1514), à environ 1,5 km à l'ouest de la chapelle Saint-Démet.

<sup>72</sup> LOT, F., *op. cit.*, p. 455-456.



celui-ci fit jaillir une source et, faisant le tour de l'enclos (*atrium*) du monastère, l'eau suivit ses pas, marquant ainsi sans contestation la limite du territoire monastique.

L'ordre des termes réclamant une traduction *nemus monasterii* «le bois du monastère»<sup>73</sup>, on a glosé sur la traduction de *Coetlann* par «*monasterium nemoris*», qui supposerait, en effet, un composé vieux-breton \**Lancoet*. Si *Coetlann* n'a pas, semble-t-il, aujourd'hui de correspondant, Langoat, village situé à 5 kilomètres au nord de Concarneau, seul toponyme de ce type dans le secteur concerné, répondrait à la traduction proposée. Mais, pour être situé sur une colline, qui culmine à 83 mètres, dominant le ruisseau de Saint-Laurent, qui le sépare au nord des terres du prieuré de Logamant, Langoat n'en est pas moins éloigné du rivage. Une chapelle y existait, dédiée à Saint-Nicolas, comme la fontaine voisine, mais elle n'aurait été édiflée qu'au XVII<sup>e</sup> siècle par les propriétaires du manoir<sup>74</sup>.

La présence de Rhuy dans cette partie de la Cornouaille justifierait aussi que les Cornouaillais soient, selon la *Vita*, venus en plus grand nombre que les Vannetais pour tenter de récupérer la dépouille mortelle du saint : placée sur un bateau livré à la mer, celle-ci finit par couler avec lui. Après l'avoir vainement cherchée, les Cornouaillais regagnèrent leur pays. Au bout de trois mois, les Vannetais, quant à eux, finirent par avoir une révélation : le corps gisait dans l'anse du Crouësty, où le saint avait bâti un oratoire. Aussi purent-ils, un 11 mai, jour qui deviendra celui de son *Inventio*, le récupérer et le transporter au *castrum* de Rhuy<sup>75</sup>.

Si l'existence de lieux de culte dédiés à saint Gildas dans la Cornouaille du sud-ouest peut donc être imputée à l'influence de Rhuy, cela paraît plus problématique s'agissant de la Haute-Cornouaille, même si, comme l'a bien vu Largillière, la vallée du Blavet apparaît comme un axe de pénétration privilégié. Ainsi que l'a fait observer, à juste titre, Ferdinand Lot, la *Vita Gildae* accorde une plus grande place à l'ermitage sous roche établi par lui sur la rive du Blavet qu'à l'abbaye qu'il fonda à Rhuy<sup>76</sup>. Cet ermitage, qui sera à l'origine du prieuré de la Roche sur

<sup>73</sup> Cf. *Ibid.*, p. 235, n. 2. Fleuriot, L. (*Études celtiques*, 1981, t. XVIII, p. 211) conteste les dires de F. Lot. Il cite les composés *duvr-di*, *duvr-gi*, *Tan-gi*, où le déterminant précède le déterminé.

<sup>74</sup> LE MAÎTRE, L.-P., *Les sillons de Beuzec. Au pays de Concarneau*, Concarneau, 1975, p. 79. On ignore si cette chapelle eut des antécédents. À 1 km au nord-est, le village de Nézard dénonce la présence d'un «désert», d'un «ermitage».

<sup>75</sup> LOT, F., *op. cit.*, p. 459-460.

<sup>76</sup> LOT, F., *op. cit.*, p. 250. Il relève en note (*ibid.*, n. 1) que «l'Anonyme de 1668 en a été frappé» lui aussi. Celui-ci va jusqu'à envisager «quelque manque ou transposition dans les Légendaires entre la construction du monastère de Ruys et la transmigration de saint Gildas à la roche de Blavet».



Blavet, est situé dans la paroisse de Bieuzy. Or, on constate que le culte de saint Bieuzy, saint qui, dans la tradition, passe précisément pour être son disciple, mais qu'ignore totalement la *Vita*, est aussi étroitement associé à la vallée du Blavet. Son foyer est incontestablement la paroisse de Bieuzy, où une fontaine placée sous sa protection est mentionnée entre 1118 et 1128<sup>77</sup>. La diffusion des deux cultes ayant suivi le même chemin, on peut se demander si elle ne s'est pas faite indépendamment de Rhuy. Dire, eu égard au fait qu'on n'y relève qu'une seule formation en lok-, à savoir Locqueltas, en Saint-Nicolas-du-Pélem, qu'elle est plus tardive en Haute-Cornouaille que dans le Vannetais, reste à prouver. L'église Saint-Gildas de Magoar, ancienne trêve de Coadour, est attestée dès 1190.

Le rôle joué par les vallées de la Vilaine et de l'Oust, son affluent, est nettement moindre que ce que l'on était en droit d'attendre, du fait notamment de la double influence que pouvaient y exercer les abbayes de Rhuy et, surtout, de Saint-Gildas-des-Bois. L'une et l'autre possédaient, en effet, des prieurés le long du bas cours de la Vilaine : de la première, anciennement possessionnée, on l'a dit, en Marzan, relevait celui de Saint-Melaine de Rieux, de la seconde, ceux de Pénestin, Assérac, La Roche-Bernard, Missillac, Théhillac, Fégréac. Fondée une trentaine d'années après le relèvement de Rhuy, Saint-Gildas-des-Bois n'en est pas, contrairement à ce qu'on pourrait penser, une émanation. C'est en 1039<sup>78</sup> que Simon, fils de Bernard, seigneur de la Roche, fit bâtir sur sa terre de *Lampridic* un monastère «en l'honneur du Dieu tout-puissant et du bienheureux confesseur Gildas». Il y établit comme abbé un certain Helogon<sup>79</sup> et de nombreux moines et leur concéda tous les droits qu'il avait dans cette terre et «dans toute la contrée et paroisse de Saint-Gildas, aussi bien sur les chevaliers que sur les vilains»<sup>80</sup>.

Se fondant sur le fait que la plus ancienne attestation du mot *parochia* au sens de «paroisse» ne remonte, dans les actes de Redon, qu'en 1047, postérieurement donc à la fondation de l'abbaye, Largillière estimait que le terme «n'a pas ici le sens de paroisse», mais «signifie la propriété monastique, la mense abbatiale». En conséquence, «c'est de l'abbaye de Saint-Gildas qu'est venu le nom de la paroisse» et celle-ci «a été constituée postérieurement à l'abbaye»<sup>81</sup>. En fait, l'acception de «paroisse» est attestée dès 1034 dans le cartulaire de l'abbaye de Saint-Georges de Rennes, où il est fait mention de la *parrochia que vocatur Plubihan* et de

<sup>77</sup> COURSON, A. de, *op. cit.*, p. 350.

<sup>78</sup> La copie de la charte de fondation porte la date de 1026, mais comme l'a relevé Ferdinand Lot (*op. cit.*, p. 239, n. 1), les synchronismes de l'acte obligent à en reculer la date à 1039.

<sup>79</sup> On ne trouve pas d'autre mention de cet abbé.

<sup>80</sup> MORICE, Dom Hyacinthe, *Mémoires...*, *op. cit.*, t. I, col. 363.

<sup>81</sup> *Op. cit.*, p. 9-10, n. 8.

la *parrochia scilicet Parva Plebs*<sup>82</sup>, en l'occurrence Pleubian. Si la terre ou *villa* de *Lampridic* se trouvait bien dans une paroisse dédiée à saint Gildas, voir dans ce patronage l'influence de la jeune abbaye de Rhuys, dont les débuts furent laborieux, n'est guère recevable<sup>83</sup>. Il n'est pas dit non plus que ce fut, comme l'envisage Largillière<sup>84</sup>, parce qu'il «n'obtint pas de Rhuys les moines nécessaires» pour constituer son abbaye, que Simon de la Roche s'adressa à Redon. Saint-Gildas-des-Bois se trouvait au cœur de la zone d'influence de l'abbaye de Redon et celle-ci bénéficia très tôt des libéralités des seigneurs de la Roche. Avant même la fondation de Saint-Gildas-des-Bois, Simon lui fit don, entre 1011 et 1031, de la «villa» de Camarel, en Péaule<sup>85</sup>.

À en juger par la rareté des lieux de culte dédiés à saint Gildas dans le diocèse de Nantes, puisque, outre le prieuré de Pénestin, relevant de Saint-Gildas-des-Bois, on ne peut citer que le prieuré de Saint-Gildas de La Plaine, relevant des Augustins de Sainte-Marie de Pornic, et la chapelle Saint-Gildas de Nantes, mentionnée au XIV<sup>e</sup> siècle<sup>86</sup>, il est manifeste que l'abbaye de Saint-Gildas-des-Bois n'a guère contribué à l'expansion du culte de son saint patron. À quelques exceptions près, ce culte reste cantonné à la Basse-Bretagne.

### D'un Gildas, l'autre ?

Nombre d'auteurs ont pris pour argent comptant ce que Vitalis affirme d'emblée dans la *Vita Gildae*, à savoir que le fondateur de Rhuys et l'auteur du *De excidio* ne font qu'un. Vitalis commence par emprunter à l'œuvre la description que son auteur fait de son pays, la Bretagne insulaire<sup>87</sup>, et prétend même, par la suite, que ce fut en Armorique, qu'à la requête de moines venus de Grande-Bretagne, il écrivit, dix ans après son

<sup>82</sup> LA BIGNE VILLENEUVE, Paul de, «*Chartularium abbatiae Sancti Georgii Redonensis*», *Bulletin et Mémoires de la Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine*, 1875, t. IX, p. 240, 244.

<sup>83</sup> Selon la *Vita Gildae* (LOT, Ferdinand, *op. cit.*, p. 464-465), Félix, las des troubles provoqués par des révoltes paysannes, puis nobiliaires, aurait, seize ans après son arrivée, soit vers 1024, regagné son monastère de Saint-Benoît-sur-Loire, avant d'être renvoyé en Bretagne, revêtu de la qualité d'abbé, par son supérieur. Après avoir hésité entre les deux monastères de Locminé et de Rhuys, il choisit le second (*ibid.*, p. 466).

<sup>84</sup> *Op. cit.*, p. 9, n. 8.

<sup>85</sup> COURSON, A. de, *op. cit.*, p. 259.

<sup>86</sup> À Machecoul, où l'on relève un lieu-dit Le Pré-Saint-Gildas, un autel lui était dédié dans l'église de Sainte-Croix.

<sup>87</sup> *Op. cit.*, p. 433.

arrivée, son *Epistolaris libellus*<sup>88</sup>, en l'occurrence le *De excidio*. Postérieure d'un siècle, la *Vita* galloise, attribuée à Caradoc de Llancarfan, bien qu'affirmant, quant à elle, qu'à l'âge de la jeunesse, «l'historien des Bretons»<sup>89</sup> vint étudier durant sept ans en Gaule, ne fait aucune allusion à son séjour en petite Bretagne et prétend que c'est à l'abbaye de Glastonbury qu'il écrivit son «histoire des rois de Bretagne»<sup>90</sup>, titre qui n'est pas sans rappeler l'œuvre de Geoffroy de Monmouth.

Si pour Ferdinand Lot, le voyage effectué en Irlande par Gildas, à l'invitation du roi Ainmire, «offre un caractère à coup sûr historique»<sup>91</sup>, il estime, en revanche, qu'on ne possède «aucune preuve solide» quant à son éventuel séjour en Armorique<sup>92</sup>. De fait, comme le dit Duine, «l'auteur traite le continent comme une partie du monde dont il est séparé par la mer (§ 4, fin), et quand il s'exprime sur l'émigration bretonne, il en parle comme d'un événement auquel il est étranger»<sup>93</sup>.

S'agissant de la partie insulaire de la *Vita*, Ferdinand Lot pense que Vitalis a, sans aucun doute, «utilisé une source ancienne»<sup>94</sup>, probablement une *Vita* «primitive», qui aurait été «rédigée en Sud-Galles, à une date difficile à préciser, mais sensiblement postérieure à la mort du saint»<sup>95</sup>. De fait, la forme de certains des noms de lieux cités est galloise, à commencer par celle du pays d'origine de Gildas, *Arecluta*, le pays sur les bords de la rivière Clyde, dont la capitale était en gallois *Alclut*, en irlandais *Ail-Chuaithe*. De même, *Lyuhes*, dans le pays d'*Elmail*, où se retira son frère *Mailoc*, lieu auquel correspond aujourd'hui Llowes, sur la Wye, en Radnorshire, est transcrit dans le *Book of Llandav Lyguess*, mais aussi *Liuhess*. Parallèlement à la forme évoluée *Eluail*, la même source donne la variante *Elmail* : d'un côté, on relève *podum liuhess in eluail*, de l'autre, *in elmail Lann Meilig ha lyguess*<sup>96</sup>. On notera au passage que Lowes n'honorait pas saint *Mailoc*, donné comme frère de Gildas, mais saint *Meilig*, qui ne peut lui être assimilé<sup>97</sup>.

<sup>88</sup> *Op. cit.*, p. 449.

<sup>89</sup> WILLIAMS, H., *op. cit.*, p. 92 : *Britonum historiographus*.

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 98 : *Ibi scripsit historias de regibus Britanniae*.

<sup>91</sup> *Op. cit.*, p. 246. Sous l'année 565, les *Annales Cambriae* mentionnent la *navigatio* de Gildas en Irlande.

<sup>92</sup> *Op. cit.*, p. 258.

<sup>93</sup> «Memento des sources hagiographiques de l'histoire de Bretagne», *Bulletin et Mémoires de la Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine*, 1918, t. XLVI, I, p. 270.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 247.

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 264.

<sup>96</sup> EVANS, J. Gwenoguryn, *The Text of the Book of Llan Dâv*, Oxford, 1893, p. 149, 255.

<sup>97</sup> Comme ses frères *Eigrad* et *Gallgo* (cf. ci-dessous), *Mailoc* était honoré dans l'île d'Anglesey, où il a donné son nom à Llanfaelog.



Si les noms de lieux cités sont conformes à leurs équivalents vieux-gallois, il n'en est plus tout à fait de même s'agissant des noms du père du saint et de ses autres enfants<sup>98</sup>. Transcrit *Caw* dans les anciennes généalogies galloises, le nom du père, *Caunus* selon la *Vita*, devrait se lire *Cauuus*. Vitalis, confondant *n* et *u*, a pu en faire une mauvaise lecture, mais que dire du nom de ses fils, à savoir *Cuillus*, *Mailocus*, *Egreas* et *Allecus*, et de sa fille *Peteona* ?

Si les deux *Vitae* s'accordent à faire de l'aîné, celle de Vitalis, un homme *valde strenuum in armis*, celle de Caradoc, un *belliger assiduus et miles famosissimus*, la première l'appelle *Cuillus*, la seconde, *Hueil*<sup>99</sup>, seule forme que connaissent aussi les anciennes généalogies galloises. Quand Vitalis se contente d'indiquer qu'à la mort de son père, il lui succéda sur le trône, la *Vita* galloise, qui lui consacre un plus long développement, dit qu'il était effectivement destiné à être roi, mais qu'il fut tué, dans l'île de Man, par Arthur, souverain de toute la Bretagne, qu'il ne craignait pas d'affronter sans cesse, se refusant à reconnaître son autorité. Dans le *mabinogi* de Culhwch et Olwen, où sont cités les dix-neuf fils de Caw, il est aussi précisé que «jamais il ne se soumit à quelque seigneur que ce fût»<sup>100</sup>.

Si la *Vita* galloise est muette quant au destin des autres frères de Gildas, dont, à part Hueil, elle ne donne pas les noms, celle de Vitalis veut qu'ils aient, comme leur sœur, embrassé la vie religieuse, ce que ne démentent pas les anciennes généalogies galloises. Ainsi celle de Brychan indique trois familles de saints de l'île de Bretagne : celle des enfants de Brychan, de Kvnedda wledic et de Kaw de Prydyn<sup>101</sup>, Prydyn désignant l'Ecosse. Si l'on peut confondre *Mailoc* et *Meilig*, il n'est évident ni d'identifier *Egreas* – dont on explique mal l'*s* final – avec *Eigrad*, éponyme de Llaneigrad, dans l'île d'Anglesey, ni de rapprocher *Allecus* de *Gallgo*, éponyme, quant à lui, de Llanallgo, lieu situé également en Anglesey. *Peteona*, en revanche, figure dans la généalogie dite *Bonedd yr Arwyr*, aux côtés de ses sœurs *Kowyllawg* et *Gwenawy*, sous la forme *Peithien*<sup>102</sup>.

<sup>98</sup> Si certaines anciennes généalogies lui donnent 22 fils et 3 filles (cf. BROMWICH, R., *Trioedd Ynys Prydein*, Cardiff, 1961, p. 303), la *Vita* insulaire lui attribue 24 fils (*op.cit.*, p. 90).

<sup>99</sup> LOT, F., *op. cit.*, p. 434 ; Williams, H., *op. cit.*, p. 90.

<sup>100</sup> LOTH, J., *op. cit.*, t. I, p. 208. Ce texte est connu par un manuscrit du XII<sup>e</sup> siècle, mais le fond en est beaucoup plus ancien.

<sup>101</sup> BARTRUM, P. C., *Early Welsh Genealogical Tracts*, Cardiff, 1966, p. 83.

<sup>102</sup> Dans son calendrier, S. Baring Gould (*The Lives of the Saints*, Edinburgh, 1914, t. XVI, p. 176) la place au 30 janvier et la dit enterrée également en Anglesey, sans qu'aucune église lui soit dédiée.



En dépit de ces divergences, il est clair que Vitalis a puisé à une ou plusieurs sources galloises, comme l'envisageait F. Lot, pour rédiger la partie insulaire de sa *Vita*. Était-ce un texte hagiographique ? Ce n'est pas sûr. Les anciennes généalogies pouvaient presque à elles seules le renseigner sur un certain Gildas, fils de Caw. De là à l'identifier avec l'auteur du *De excidio*, il n'y avait qu'un pas, que n'a pas manqué aussi de franchir, comme on l'a vu, l'auteur de la *Vita* galloise.

Pour Joseph Loth, il ne fait pas de doute qu'il y a eu confusion, par fausse homonymie entre Gildas et un autre saint armoricain très populaire, dont le culte est fort ancien<sup>103</sup>. Et d'ajouter que «le Gildas du *De excidio* n'avait rien de commun, pas même, en réalité, le nom, avec notre saint armoricain *Gweltas*». Il relève que même chez Vitalis, l'*s* de Gildas appartient au nominatif, le génitif en étant *Gildae*, alors qu'en breton, où il est toujours prononcé, l'*s* appartient au thème. Il argue, d'autre part, que le breton *Gweltas* ne peut remonter à une forme avec *G-* initial, mais réclame, en vieux-breton *W-* initial.

En 1993, à l'occasion du colloque «Irlande et Bretagne», Padraig O'Riain reprenant la question<sup>104</sup>, proposait, quant à lui, une forme brittonique en \**g<sup>u</sup>*-, forme qui, en goïdélisque, perdant sa rondeur, serait devenue \**g-* et expliquerait la forme littéraire *Gildas*. Instruit au monastère de Llaniltud, toponyme qui dénonce une influence goïdélisque<sup>105</sup>, Gildas y aurait appris à écrire son nom sous la direction d'un maître irlandais. Si cette solution est séduisante, l'origine du nom n'en reste pas moins énigmatique.

Ce qui est assez paradoxal, c'est que pour avoir été connu très largement, tant chez les Irlandais que chez les Bretons insulaires, à travers notamment son *De excidio*, Gildas n'aurait guère été honoré que dans la péninsule. En Galles, comme en Cornwall, son culte, comme le relève Joseph Loth, n'a laissé «aucune trace ancienne»<sup>106</sup>. De là, à penser, comme le suggère le celtisant, que le saint armoricain qui lui a été assimilé serait un personnage différent, est envisageable. Que la rédaction de la *Vita Gildae* lui ait assuré une notoriété qu'il n'aurait jamais eue paraît évident. Que l'abbaye de Rhuy ait contribué à l'extension de son culte ne l'est pas moins, mais que l'influence de celle-ci ait touché la haute vallée du Blavet et, a fortiori, le Trégor et le Penthievre, reste fort douteux.

Bernard TANGUY

<sup>103</sup> «Le nom de Gildas dans l'île de Bretagne, en Irlande et en Armorique», *Revue celtique*, 1929, t. XLVI, p. 4.

<sup>104</sup> «Gildas : a solution to his enigmatic name ?», dans *Irlande et Bretagne. Vingt siècles d'histoire*, Actes du colloque de Rennes (29-31 mars 1993), Rennes, 1994, p. 33-39.

<sup>105</sup> *Iltud* est la forme irlandaise du nom, qui, en gallois, se dit *Elltud* (*Ibid.*, p. 37).

<sup>106</sup> *Op. cit.*, p. 14. En Galles, selon un ancien document, «Gildas, le fils de Caw, fonda Llanildas, aujourd'hui appelé Weeg Vawr», en Glamorgan (cf. Taliesin Williams, *Iolo Manuscripts. A selection of ancient Welsh manuscripts*, Llandover, 1848, p. 496).

## RÉSUMÉ

Dans son étude sur «la topographie du culte de saint Gildas», parue en 1925, René Largillière déniait toute antiquité au culte du fondateur de Rhuys. L'estimant postérieur aux invasions normandes, il en attribuait le développement à l'extension de l'abbaye de Rhuys, dont l'influence se serait exercée par la mer et par les vallées du Blavet et de la Vilaine. La prise en compte du culte liturgique du saint et de ceux de saint Trémeur et de sainte Trifine obligent à relativiser cette datation, aussi bien que l'influence respective des abbayes de Rhuys et de Saint-Gildas-des-Bois. En arrière-plan, se pose également la question de l'identité du saint armoricain évoqué par la *Vita Gildae*.

## ANNEXE

**Les abbés laïques de Llanbadarn Fawr**  
 (Giraldus Cambrensis, *Itinerarium Kambriae*, L. II, ch. IV)<sup>107</sup>

Ayant pris du repos cette nuit-là à Lhanpadarn Vawr, l'église de Paternus le Grand, nous attirâmes de nombreuses personnes pour servir le Christ le matin suivant. C'est chose remarquable que cette église, comme nombre d'autres en Galles et en Irlande, ait un abbé laïque ; car une mauvaise coutume a prévalu parmi le clergé de nommer les gens les plus puissants d'une paroisse régisseurs, ou, plutôt, patrons de leur église ; lesquels, au cours du temps, par appât du gain, ont usurpé la totalité du droit, s'appropriant pour leur propre usage la possession de toutes les terres, laissant seulement au clergé les autels, avec leurs dîmes et offrandes, et attribuant même celles-ci à leurs fils et à leurs relations au sein de l'Église. De tels défenseurs, ou plutôt destructeurs, de l'Église ont fait qu'eux-mêmes ont été appelés abbés et ont prétendu s'attribuer un titre, aussi bien que des domaines, sur lesquels il n'avaient aucune juste revendication. C'est dans cet état que nous trouvâmes l'église de Lhanpadarn, sans chef. Un certain vieil homme, grandissant avec l'âge en iniquité (dont le nom était Eden Oen, fils de Gwaithwood), étant abbé et ses fils officiant à l'autel. Mais sous le règne du roi Henri I<sup>er</sup>, quand l'autorité des Anglais prévalut en Galles, le monastère de St Peter de Gloucester posséda en toute tranquillité cette église ; mais après sa mort, les Anglais étant chassés, les moines furent expulsés de leurs cloîtres, et leurs places pourvues par la même violente intrusion de clergé et de laïcité, qui avait autrefois été pratiquée. Il arriva que sous le règne du roi Étienne, qui succéda à Henri I<sup>er</sup>, un chevalier, né en Bretagne armoricaine, qui avait voyagé à travers de nombreuses parties du monde, par désir de voir différentes villes et les mœurs de leurs habitants, arriva par hasard à Lhanpadarn. Un certain jour de fête, alors que le clergé et le peuple attendaient l'arrivée de l'abbé pour célébrer la messe, il aperçut un corps de jeunes gens en armes, conformément à la coutume de leur pays, s'approchant de l'église ; et s'enquérant de qui d'entre eux était l'abbé, ils lui désignèrent un homme marchant devant, une longue lance à la main. Le fixant avec étonnement, il demanda « si l'abbé avait un autre habit, ou un bâton différent de celui qu'il portait maintenant devant lui ? » À leur réponse que « non », il répondit : « J'ai, en effet, vu et entendu ce jour une merveilleuse nouveauté ! » et à partir de cette heure, il retourna chez lui et mit fin à ses travaux et à ses recherches. Ces méchantes gens se vantent qu'un certain évêque de leur église (car c'était autrefois une cathédrale) fut assassiné par leurs prédécesseurs ; et sur ces dires, principalement, fondent leur revendication de droit et de possession. Aucune plainte publique n'ayant été élevée contre leur conduite, nous avons cru plus prudent de passer sous silence, pour le moment, les énormités de cette méchante race, plutôt que de les exaspérer par une relation supplémentaire.

<sup>107</sup> N'ayant pas eu à notre disposition le texte latin de l'œuvre, nous avons dû recourir à la traduction anglaise qui en a été faite par Sir Richard Colt Hoare (Londres, 1912, p. 111-112).